23

FRC 1.6471

Case
FRC
15904

EPITRE

EN VERS IRRÉGULIERS,

SUR LES JARDINS,

L'AGRICULTURE,

LES ASSEMBLÉES PROVINCIALES,

LES MINISTRES, LES PARLEMENS,

LA TOLÉRANCE, etc.

THE NEWBERRY
LIBRARY

EPITRE

EN VERS IRRÉGULIERS,

SUR LES JARDINS,

L'AGRICULTURE,

LES ASSEMBLÉES PROVINCIALES,

LES MINISTRES, LES PARLEMENS,

LA TOLÉRANCE, etc.

Ecrite en 1787

A M. DE MARNESIA,

Auteur du Poëme de la NATURE CHAMPÊTRE, *et désigné alors Président du* DISTRICT DU MONT-JURA.

PAR M. CÉRUTTI.

A PARIS,

Chez DESENNE, Libraire au Palais-Royal,
N°s. 1 & 2.

1790.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Cette Epître fut adressée à M. de Marnesia dans un tems où il passoit pour l'Aigle ou le Cygne patriotique du Mont-Jura. Il s'est decouragé depuis, et s'est envolé sur les rivages de l'Amérique. Parmi plusieurs papiers qu'il m'a laissés, j'ai trouvé ce petit Poëme *en Vers irréguliers*. Mon procédé, en le publiant sans consulter l'Auteur, lui paroîtra sans doute plus *irrégulier* que ses Vers. Mais ils ne peuvent plaire aujourd'hui que comme des secrets trahis. Au reste, quoique son Epître ait été écrite en 1787, elle présente une foule de traits qui s'appliquent si bien aux circonstances qu'on la croirait faite d'hier. On dirait qu'il a lu dans l'avenir. Si l'*à propos est une seconde nouveauté*, la justesse est un mérite éternel.

ÉPITRE

EN VERS IRRÉGULIERS,

Ecrite en 1787

A M. DE MARNESIA.

Non loin des Monts glacés que la sage Nature
Tailla de ses antiques mains,
Pour déposer les flots qu'endurçit la froidure,
Et les verser avec usure
Aux Peuples d'Ausonie, aux Français, aux Germains (*).
Au sein d'un repos noble et d'une douceur pure,
Rival des SAINT-LAMBERTS, rival des GÉRARDINS,
Vous alignez en paix, vos vers et vos jardins.

(*) On sait que le Rhône, le Rhin et le Pô prennent leur source dans les Alpes. Des montagnes habitées par M. de Marnesia, on apperçoit le Mont-Blanc.

Partageant votre goût champêtre,
Des sapins montagnards recherchant les abris,
Un jeune Orphée, à l'ombre, achève ses Ecrits (*).
Vous êtes son Conseil, LA HARPE fut son Maître;
Du Pinde, après DELILLE, il sera le Grand-Prêtre :
En sons majestueux, savamment cadencés,
Il chante la Campagne, et vous l'embellissez.

Un Bien à cultiver, voilà le Bien suprême!
Du Père des Humains DIEU fit un Jardinier :
Le Monde était alors un Jardin printanier :
Le Monde, hélas! n'est plus le même!
Fidèle, cependant, à son instinct premier,
Il n'est point de mortel qui n'aime,
Et la fleur odorante, et le fruit nourricier;
Et plus d'un Souverain voudrait être Fermier!

Hercule savoura les pommes d'Hespérie.
Ulisse respira les fleurs de Calypso.
Au bord d'un modeste ruisseau,

(*) M. de Fontane, Traducteur en vers de l'Essai sur l'Homme, et Auteur d'un Poëme sur les Vergers.

Xercès se consola d'avoir perdu l'Asie (*).
Fuyant César et l'Italie,
Pleurant le Capitole et le Monde usurpé,
L'illustre époux de Cornélie,
Pompée errait en Thessalie:
Il oublia Pharsale en parcourant Tempé (**).

Au seul aspect des champs, le Sage se détrompe,
Et des folles Cités il dédaigne la pompe.
Fleurs que l'aiguille entrelaça,
Vallons qu'enrichit la Peinture;
Colonnes qu'au Ciel exhaussa
La fastueuse Architecture,
Fauteuils des Cours où se plaça
L'orgueil rampant, l'intrigue impure,

(*) C'étoit après la Bataille navale de Salamine. Réfugié presque seul dans une Campagne écartée, il fit, auprès d'un ruisseau, un mauvais repas qui lui sembla, dit Plutarque, le plus beau festin de sa vie.

(**) M. Dupaty avoit projetté un Dialogue entre Pompée et un Berger de Thessalie. Rome et Tempé auroient disputé sur le bonheur ; on imagine aisément qui devoit l'emporter.

Jamais votre éclat n'effaça
Un siège de gazon, un dôme de verdure!
Leur ondoyant tapis fut la seule parure,
Le seul luxe du siècle d'or:
Depuis cet âge heureux, et l'Homme, et la Culture,
Ont changé mille fois et changeront encor.

A l'innocence pastorale
Que falloit-il? Un champ, un verger, des troupeaux.
La richesse Patriachale
De ceps et de palmiers festonna les côteaux.
De la servile Egypte on vante les Tombeaux,
Les Lacs, les Murs géants, le tortueux Dédale.
Sémiramis planta l'Olive triomphale
Au sommet des Remparts, chargés de ses Drapeaux.
Sur des chars vagabonds, sans Rois et sans Impôts,
Campait, au fond des bois, la Liberté Vandale.
La violence Féodale
Veilla du haut des Rocs, des Ponts et des Crénaux.
A l'ombre des Harems, des Kiosques, des Berceaux,
Dort la mollesse Orientale.
Le faste Italien aux Voyageurs étale
Ses Marbres animés, ses éloquens Métaux:
Toute l'Antiquité reluit dans ses Hameaux.

La vanité Française éclipsa l'Italie (*).
Représentant Versaille à la Terre éblouie,
Le Notre, au champêtre séjour,
Transporta le Théâtre, et l'Olimpe, et la Cour.
L'ambition des yeux, voilà notre folie!
Le Français veut jouir et briller tour-à-tour :
L'obscurité le tue, il meurt dès qu'on l'oublie.

L'Anglais fit ses Jardins pour la mélancolie.
Il aime un Parc indépendant,
Un Paysage sans limite,
Un Fleuve qui serpente et s'échappe en grondant,
Un Bois inspirateur, un Antre confident,
Des Rocs épars, confus, dont le cahos imite
Le désordre pensif de son génie ardent :
C'est un Palais de Fée où s'égare un Hermite.
Là, sa Philosophie assemble avec orgueil,
Les Ruines du Monde et de la Race Humaine.
Sur les débris, près d'un cercueil,
Avec délice il se promène :
Tous ses plaisirs portent le deuil,
Mais ils ne portent point de chaîne :

(*) Le fameux *le Notre* semble n'avoir fait les Jardins de Versailles que pour mettre la Nature et les Dieux aux genoux de Louis XIV : aussi l'on appella Versailles, un Favori sans mérite.

De toute simétrie il brise les accords,
Et de la règle même il détruit les vestiges ?
Dans ses capricieux efforts,
Mêlant aux vérités l'élite des prestiges,
Il trouve la Nature à force de prodiges,
Et la simplicité lui coûte des trésors.

L'orgueil de la Tamise a passé sur nos bords.
Faut-il que nos Rivaux soient devenus nos Maîtres ?
Anglais ! admirez notre choix :
Copistes puérils de vos écarts champêtres,
Nous prenons vos Jardins, et nous laissons vos Loix...
Arrête, ô Muse ! à tort, tu blâmerois la France :
Sur ses yeux n'est plus suspendu
Le voile épais de l'ignorance ;
Et dans le char de l'Espérance,
L'esprit Législateur sur nous est descendu :
O changement inattendu !
Le Peuple étoit sans voix, le Sage sans puissance :
Une Loi nous a tout rendu (*).

(*) Ceci a été écrit en 1787, à l'époque des Assemblées Provinciales qui alors semblaient le *nec plus ultrà* de nos réformes.

Au milieu de chaque Province
S'élève un Conseil Citoyen :
Entre le Sujet et le Prince
Il sera l'éternel lien :
L'Empire et le Monarque ont un nouveau soutien.
Le zèle est convoqué, la vérité permise :
Enfin je vois éclore, en ce jour solemnel,
Une République soumise
Sous un Dictateur paternel.

De Romulus la Ville auguste
Offrait, dans ses murs florissans,
Un Sénat orgueilleux, mais juste,
Des Tribuns obscurs, mais puissans :
Comices des Français ! votre bras tutélaire,
A la fermeté du Sénat,
Joindra la vigueur populaire
Et la roideur du Tribunat.

L'Aréopage Anglais est le Facteur du Trône :
Entre ses Rois et lui que de honteux Traités !
L'or contagieux l'environne
Et de l'Etat absent dicte les volontés :
Ni l'or contagieux, ni la faveur prodigue
De nos Conseils naissans ne corrompront la Ligue :

Interprètes du Peuple, ils l'auront pour témoin :
Ils entendront sa plainte, et même son silence,
Et leur fidèle vigilance
Verra l'abus de près, l'autorité de loin.

C'est dans cette Ecole fertile
Que le Vaisseau public, tant de fois égaré,
Verra se former, par degré,
Plus d'un Navigateur habile
Et plus d'un Pilote éclairé.
Loin ces Nochers hardis qui pour toute science
Offraient leurs dettes et leur nom,
Et qui s'attachaient plus, dans leur impatience,
A dépouiller la Nef qu'à régler le timon.
Loin ces insidieux Ministres
Et ces Favoris arrogans
Qui, par des manœuvres sinistres,
Vendaient le Peuple au Prince, et le Prince aux Brigands.

De nos gothiques Loix Sénat Dépositaire,
Ton zèle Inquisiteur qui souvent s'est mepris,
Abaissera sa voix altière
Et quelquefois plus arbitraire
Que les Impôts qu'elle a proscrits (*) :

(*) Les Parlemens avoient rejetté l'Impôt territorial.

Avec quel despotisme il brûlait nos Ecrits !
L'Insensé ! qui croyait, dans sa flamme légère,
Consumer la raison, dévorer les esprits (*) !

Des Oisifs de la Cour l'essaim léger s'envole
Vers les Hameaux abandonnés.
L'Agriculture se console :
Elle entrevoit, de loin, des jours plus fortunés :
Au lieu du Noble, au lieu du Prêtre,
Au lieu des Proconsuls qui ravagaient ses bords,
Elle aura son Conseil champêtre :
La source des talens, le fleuve des trésors,
Dans les déserts vont reparaître.

Père de l'Univers, ton culte va renaître !
Ta foi, c'est la raison ; tes dogmes sont les mœurs.
Affreuse Intolérance, étouffe tes clameurs,
Emousse tes poignards ! Ombre du grand Voltaire,
Mânes de Montesquieu, montrez-vous à la terre !

(*) C'est l'expression de Tacite : *socordiam eorum irridere libet qui præsenti potentiâ credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam.* Ann. 4, Cap. 34.

Le Zenda, l'Alcoran, et la Bible en vos mains,
Dites, redites aux Humains :
« Orosmade, Brama, Dieux Grecs, Romains, Sauvages,
» Baal, Adonaï, Jehova, ne font qu'un :
» De l'Etre universel, du Souverain commun,
» Peuples ! reconnoissez, tolérez les images.
» La voix de la Religion
» Réunit, soutient et console
» Les Mages dispersés, les Captifs de Sion,
» Les Mendians du Capitole :
» Ah ! laissez l'espérance aux pieds de son Idole.
» Plus de Foi dominante et d'Autels oppresseurs !
» Filles du même Dieu, Sectes ! vivez en Sœurs.
» Anglais ! la Loi du *Test* est la Loi des Parjures.
» Sorbonne ! Bélisaire a ri de tes injures.
» Pontife des Ultramontains !
» Jette dans les Marais Pontins
» Tes Brefs, tes Bulles, tes Censures ».

Esprit Français ! triomphe, et ne sois point ingrat :
Tu deviens le Conseil, le Favori du Trône :
Et toi, public vengeur, pardonne
Aux erreurs de Versailles, à celles du Sénat,

A celles même de Calonne :
En se précipitant, il a sauvé l'Etat.
Fragile appui de la Couronne,
Brienne, en chancelant, soutient un grand combat.
Pontife-Philosophe, il obtint nos suffages :
Veut-il les conserver? Se rattachant aux Sages,
De Necker, de Turgot, qu'il reprenne les Loix,
Et recommence un Règne, interrompu deux fois.

Turgot réva trente ans à réparer le Monde.
En plans réformateurs, sa tête fut feconde....
Maurepas, d'un bon mot, écrasa notre espoir :
Sa main fit avorter le long fruit du savoir.
Necker parut ; la force et la réserve unie,
Relevaient sagement cet Empire abattu....
Maurepas, d'un bon mot, détrôna la Vertu.
Elle écrivit : et le Génie,
Caché sous terre et non perdu,
Pour nous instruire, est descendu
Aux cavernes du Fisc et de la Tyrannie :
Exact avec grandeur, son Livre est devenu
Le Compas de la Monarchie.
Ce Livre est notre Défenseur,
Notre premier Ministre : ô Neckre ! il te remplace ;

Et c'est l'unique Successeur
Qui console de ta disgrace.

Ecrit du plus riant séjour,
De Crosne, célèbre demeure,
Où le Maître des Vers, Boileau reçut le jour.
S'il revoyait ma Lettre, elle serait meilleure.
Ecrit sous des Berceaux tranquilles et fleuris,
Tandis qu'en manteau noir, en toge Consulaire,
D'un front séditieux, mais d'un air populaire,
La Discorde, au Palais, court ameuter Paris.
Entendez-vous mugir la Tourbe énergumène!
Entendez-vous l'Intrigue et ses bruyans échos,
De Province en Province, ébranler les cerveaux!
Douce Philosophie, ah! que ta voix ramène
Ce Peuple d'Egarés, ce Corps d'Ambitieux:
Contrains l'Autorité de devenir humaine;
Au joug de la Raison, soumets des Furieux:
Tu veux un Monde libre, et non pas factieux.

NOTE

DE L'ÉDITEUR.

Les troubles qui n'ont cessé d'agiter ce Royaume datent de 1787 et du Parlement de Paris. Le Palais de la Justice fut le précurseur du Palais-Royal. On vit l'antre de la Chicane vomir un peuple de Démons. Ces Démons, à leur tour, firent sortir, des galletas et des cachots, des légions de Misérables qu'ils disciplinèrent et aguerrirent aux révoltes. Les caricatures difformes, les masques effrayans que l'Opéra nous présente dans les chœurs des furies, ne sont que de poupées, en comparaison de ces monstres, ignorés jusqu'alors. Leur langage répond à leur phisionomie. Blasphêmes, imprécations, rien ne surprend de leur part : mais ce qui étonne, ce qui consterne, c'est d'entendre sortir, de leur bouche infernale, le nom céleste, le nom auguste, le nom touchant de la Liberté. Ils prétendent être

inspirés par elle, ils se disent même ses enfans : si cela est, il faut convenir que la Liberté nous montre-là une horrible famille.

J'étois occupé l'autre jour à considérer dans un grouppe tumultuaire ces effigies si remarquables. Un Inconnu qui était à côté de moi, me dit : vous me paraissez, Monsieur, émerveillé de tout ce monde : je le suis, répondis-je, de leur figure : d'où peuvent venir ces furieux, marqués du signe de réprobation ? Je vais vous l'apprendre, reprit-il : j'ai fréquenté autrefois les Convulsionnaires de St.-Médard, et ensuite ceux du Bacquet Mesmérique : eh bien, Monsieur, je retrouve ici et j'avais déjà retrouvé dans la journée du 5 Octobre, précisément les mêmes visages que je me souviens d'avoir vus et revus dans les Assemblées de Saint-Médard et du Baquet. J'ai été frappé, entr'autres ressemblances, de celle de l'Homme à la grande barbe, surnommé le Coupeur de têtes. Je me suis rappellé que j'avais vu dans les greniers Jansenistes, un Sauvage tout pareil, tantôt distribuant des coups de buche aux Convulsionnaires, tantôt les clouant sur la croix, selon l'usage de cette

Secte miraculeuse. Il serait assez singulier que le même Homme qui crucifiait les Martyrs du Jansenisme, eût décapité ensuite ceux de l'Aristocratie. Cela me fait croire quelquefois que la grande Machine de nos complots actuels, n'est pas conduite par les Démocrates, ni par les Aristocrates que l'on soupçonne, mais quelle obéit aux mains savantes qui la dirigeaient et la soudoyaient autrefois dans les querelles Janseniennes ou dans les Batailles parlementaires. Que l'on suive la route que j'indique, on verra des traces marquées : les unes partent de St. Médard ; les autres du Bacquet : elles se joignent d'abord au Palais de la Justice, ensuite au Palais-Royal : ce sont les mêmes Acteurs. Quels sont les Directeurs de la Troupe ? Je l'ignore ; mais ils ne sont pas neufs dans ce métier-là.

NOTE

Du Compagnon Imprimeur.

Puisque M. l'Editeur s'avise d'insérer ici ses conjectures et ses conversations, il trouvera bon, j'espère que j'y glisse les miennes. Et moi aussi, je suis Compositeur, et moi aussi, je fréquente les Palais. Aucune scène du Palais-Royal, ou du Palais de la Justice, dont je n'aie été, ou témoin, ou acteur, ou souffleur. Eh bien : je puis assurer que tout cela s'est fait par hazard, par occasion, par amour de la Liberté, par l'exemple des insurrections, par je ne sais quel instinct, moitié éclairé, moitié aveugle, qui poussoit tout le monde de proche en proche. On m'a poussé, j'ai poussé à mon tour, mais personne, je le jure, ne m'a payé mes mouvemens ni mes harangues. J'avoue cependant que j'ai volé quelquefois ces dernières dans les brochures bonnes ou mauvaises dont j'avois imprimé les feuilles et retenu

les phrases. Elles n'ont pas toujours fait fortune. Séduit par la célébrité, je débitois d'abord de préférence des pages entières de l'Abbé Syeyes, de M. Cérutti, de M. de Condorcet, de M. de Casaux. On n'y comprenoit rien ; mais lorsque je déclamois des tirades prises dans des Pamphlets plus communs, j'étois écouté, applaudi, suivi en triomphe. C'est donc purement l'éloquence qui a été le mobile des groupes : ainsi, il n'est pas besoin de recourir à la boîte à Perrette, ni à la boîte de Pandore. Tout s'explique, ce me semble, par le caractère Français. Chacun veut être de quelque chose dans la liberté commune. L'Homme du Peuple, quand il s'agit d'un si grand objet, vaut bien un Homme d'Etat. Les groupes sont notre Tribune, notre Conseil de la Guerre, notre Conseil des Dépêches. Nous n'avons pas mal administré la chose publique. Nous l'avons du moins fait marcher plus vîte. Je conviendrai qu'elle auroit pu se passer quelquefois des violences que nous avons commises ; mais je dois dire aussi, pour notre justification, et tout le monde a dû voir en effet, que les atrocités qui nous sont échappées, ont été inspirées,

exécutées par des Malfaiteurs introduits parmi nous. Il étoit facile de les reconnoître à leur mine affreuse, à leur air étranger, ainsi qu'à leurs motions féroces. Il étoit moins facile de les chasser de nos groupes, et de se défendre des mouvemens qu'ils y produisoient : car le mouvement a sa progression, et dès que les esprits partent, il est impossible de les arrêter juste sur la borne. Il m'est arrivé, plus d'une fois, de marcher ainsi, ou plutôt de galoper à l'aveugle et contre ma direction naturelle. Le flot m'entraînait, et je suivais les Brigands, sans l'être. Je puis, je crois, appliquer aux Brigands le passage de Sénèque que j'ai vu citer par-tout, *volentem ducunt, nolentem trahunt*, ils mènent les Foux et ils emportent les Sages ; mais, dira-t-on encore une fois, qui les conduit eux-mêmes? Je répondrai en racontant mot pour mot ce que j'ai entendu dire dans un groupe des mieux choisis. Il était composé d'Aristocrates, de Démocrates, de Parlementaires, de Royalistes, d'Amis et d'Ennemis de tout le monde. Chacun attribuait les complots au parti opposé au sien ; chacun désignait pour Chefs des Complot-

teurs, les Personnages les plus marquans dans les divers Partis.

C'est le Duc d'Orléans, s'écriait l'un. A dater de 1787, il s'est trouvé au milieu ou à côté de tous les grands mouvemens : on l'a vu à la tête ou à la queue de l'insurrection Parlementaire, lors de la Séance Royale ; à la tête de la Minorité, lors de la vérification des Pouvoirs ; à la tête des armemens de Paris, au milieu desquels on promenait son buste ; à la tête de l'assaut, livré au Château de Versailles par les Femmes des Halles qui proclamaient son nom et qui l'embrassaient, dit-on, lui-même, quand il passait dans les rues. Tout devint calme aussi-tôt qu'il fut parti pour l'Angleterre ; tout s'est bien passé tant qu'il est resté loin de nous ; tout a recommencé à se troubler du moment qu'il est revenu. Il conduit donc les Factions ou les Factions le conduisent.

C'est M. d'Epréménil, s'écria un autre ; il a toujours été l'ame du Parlement ; il était devenu celle de l'Aristocratie de Versailles ; il ne cesse d'être celle des Mécon-

tens ; il a des entretiens secrets avec les Magistrats ; il en a avec les Ministres ; il en a avec les Etrangers. Tantôt il disparoît de l'Assemblée Nationale pour aller renouer ailleurs le fil de l'intrigue. Tantôt il y reparaît pour rendre des forces à l'Opposition affaiblie. Il tient, par cent relations, aux Parlemens des Provinces. C'est lui qui trace leurs plans. Il est l'Auteur peut-être de ceux que l'on a suivis pour soulever l'Alsace et la Lorraine. Ces deux Provinces sont infectées d'un levain Mesmériste, Cagliostrite, Martiniste, et l'on sait que ces trois Sectes sont ennemies de la Révolution. M. d'Esprémenil est leur Directeur ou leur instrument, et il a sous ses ordres tous les Convulsionnaires du Bacquet et tous ceux de St.-Médard : c'est le Général caché de cette Armée d'Energumènes.

Non, non, criait un autre, l'Armée a des Généraux plus visibles : ce sont les Lameth, les Robetspierre, les Crancé, enfin tous les Démocrates outrés qui veulent abolir la Royauté et anéantir le Ministère. Voilà ceux qui vont soudoyant ou mendiant les insurrections de la Populace. Voilà ceux qui ne

cessent d'animer les Folliculaires extravagans. Voilà ceux qui ont employé les Lettres secrètes, les Motions publiques contre M. Necker, contre M. de la Fayette, contre M. Bailly, contre la Cour, contre les Châteaux, contre l'Aristocratie, en l'accusant elle-même, et en la rendant comptable et victime de toutes leurs manœuvres.....

Peut-on être aussi injuste, interrompit un autre ; peut-on calomnier ainsi la portion la plus pure de l'Assemblée Nationale, tandis qu'il est démontré que tout le mal vient de la portion la plus cangrenée, des Maury, des Malouet, des Virieu, des Monlosier, des Foucaut, enfin de la procession des mauvais Prêtres et des mauvais Nobles....

Il a raison, il a raison, appuya un cinquième, mais il faut ajouter à la procession des mauvais Prêtres et des mauvais Nobles, celle des mauvais Ministres : oui, Messieurs, ce sont ces derniers qui arrêtent la marche de la Constitution ou qui la troublent. Ils exécutent le plus tard et le plus mal qu'ils

peuvent les Décrets de l'Assemblée. Ils ont encouragé les révoltes de Montauban, de Nîmes, de Nancy. Ils envoient des Emissaires dans les Départemens pour y semer l'Aristocratie. Pour comble de perfidie, ils négocient traitreusement avec les Cabinets de Madrid, de Vienne, de Londres et de Turin. Ils font passer des millions et des Régimens en secret.....

Un éclat de rire partit d'un coin de notre groupe, et le Rieur prenant tour-à-coup un air sérieux et glaçant, nous dit : pardonnez, Messieurs, mon incartade. Je respecte infiniment vos opinions, mais aucune n'approche du vrai ni du vraisemblable. Eh! Messieurs! comment ne voyez-vous pas la main qui nous bouleverse tous (il avançoit la sienne au-dessus de nos têtes) et qui est prête à foudroyer ce pauvre Royaume ? C'est la main de Pitt qui travaille dans l'ombre. C'est la main de Pitt qui verse l'argent. C'est la main de Pitt qui rassemble tous les Bandits de l'Europe. C'est la main de Pitt qui ligue toutes les Puissances voisines. C'est la main de Pitt qui bientôt.....

Cette main de Pitt, tant de fois répétée, quoique soutenue par le poignet énorme de l'Interlocuteur, fit rire tout le monde : alors un petit homme, écartant de sa petite main ses voisins qui riaient, et nous considérant tous avec ses petits yeux qui étincelaient d'esprit, nous dit avec une petite voix, la plus perçante du monde :

Messieurs, vous cherchez midi à quatorze heures, et vous vous battez pour des ombres. Avez-vous oublié que nous avons opéré la plus grande Révolution? Une Révolution peut-elle être tranquille? Ceux qui l'ont faite veulent la refaire encore. Ceux qu'elle a cullebutés voudraient la cullebuter à son tour. Les gens à préjugés crient : tout est perdu. Les gens à principes crient : rien n'est établi. L'Assemblée Nationale remporte des victoires toujours disputées. Le Peuple dispute à sa manière, tantôt pour, tantôt contre, perdant souvent de vue ses meilleurs Amis, mais ne perdant jamais de vue son grand intérêt, celui de la Constitution. Tant qu'elle ne sera pas achevée, les disputes et les troubles ne finiront pas. Alors même qu'elle sera achevée, il y aura

les Batailles des Zélés et les Procès des Commentateurs. Les Brigands-Intrus qui ont profité de l'orage pour pêcher en eau trouble, continueront leur métier jusqu'à ce que la mer soit claire comme eau de roche, ou bien qu'on les ait noyés tous dans ses flots amers. Les Nations voisines ont leurs démêlés : elles nous laisseront aux notres : quelques-unes nous portent envie : quelques-autres nous portent de la haine : aucune n'osera en ce moment nous porter la Guerre : on n'attaque pas les Lions assemblés, à moins qu'ils ne commencent à se déchirer eux-mêmes : peut-être verraient-elles de bon œil s'élever parmi nous une Guerre Civile : mais si c'est leur espérance, elle sera trompée. Toute Guerre Civile suppose deux Intérêts Nationaux, nous n'en avons qu'un ; deux Armées, nous n'en avons qu'une ; deux Sénats, deux Rois, deux Papes, deux Dieux : l'Assemblée Législative, le Pouvoir Exécutif, le Culte Religieux lui-même, sont uns parmi nous. Les Noirs se trouvent sans crédit, les Complotteurs sans argent, les Fanatiques sans armes, et les Bandits sans Chef. Nous avons le meilleur des Princes dans Louis XVI et le meilleur

Général dans M. de la Fayette ; l'année nous a donné du bled ; l'Assemblée Nationale nous procurera peut-être de l'argent : soyons donc tranquilles ou patiens. Paris n'a pas été fait en un jonr, ni le Royaume refait en un an. Messieurs : la France esclave a eu sa Providence-Marâtre : la France libre aura sa Providence-Mère.

Le petit Homme fut grandement applaudi.

Une espèce de Géant le prit entre ses bras et le soulevant en l'air, il dit : c'est un petit Ange : il mit à terre le petit Ange effrayé, et il continua son discours, commançant chaque phrase par un *si* et y mêlant des quiproquo continuels.

Si j'étais savant, je me ferais Orateur. Mais je ne connais, ni l'Histoire Romaine, ni son Sénar (*Sénat*). Je ne connais que notre Roi et notre Constitution. Je me ferais hacher pour l'un et pour l'autre. Je n'entends pas la Logique, ni la Mathomatique (*les Mathématiques*), mais je frappe juste et je frappe fort.

Si le Parlement nous cherchait noise, je me charge de l'étriller et de lui apprendre les Loix et l'indigeste (*le digeste*).

Si les Ecclésiastiques brouillent encore les affaires, je brouillerai, moi, l'Eglise, à ne pas laisser, ni mître, ni grosse (*crosse*), ni soutane.

Si les Nobles font le Diable, je suis Lucifer, et je vous les campe dans la chaudiere, eux et leurs armoires (armoiries).

Si c'est M. Pic (Pitt) qui nous tracasse, embarquons nous, morbleu, allons à la nage, s'il le faut, allons raser Londe (Londres), comme nous avons rasé la Bastille.

Si les Princes du Rhône (du Rhin) nous font une querelle d'Allemands, donnons leur sur les doigts, et jettons à bas les Barons Thedesques (*Thudesques*), comme nous avons jetté à bas les Marquis Français.

Si le Roi de Sardaigne s'avise de nous lâcher une Armée de Chambory (Chambery), parbleu nous aurons beau jeu, nous irons cullebuter tous ses Savoyards et toutes ses cheminées.

Si quelqu'un doute de nos coups de main, qu'il se souvienne que nous sommes

Français, c'est-à-dire, déterminés à tout entreprendre et à tout sacrifier pour la Liberté. Qu'il songe à la bravoure des Troupes Nationales de Metz. Les Spartiats (*Spartiates*) n'étaient que trois cens contre cent mille Persians (*Persans*) : nons sommes trois millions contre le premier freluquet de Roi qui voudra jouer sa Couronne avec nous.

Enfin, Messieurs, si vous entendez quelqu'un faire le Tapageur, dites-lui bien que la France a le chapeau de la Liberté sur la tête, qu'elle est conseillée par plus d'un Frankin (*Franklin*), et conduite par plus d'un Vasanton (VVasinkton), par un la Fayette, un Bouillé, etc.

Si quelque Braillard des Croupes (*groupes*), ou si quelque Aboyeur de Pamfets (*Pamphlets*), ose faire de nouvelles Motions ou crier de nouvelles Brochures, pour prêcher aux Soldats la Hiérarchie (*l'Anarchie*), ou pour inviter le Peuple à la Loi agraile (*agraire*), je jure de saisir ces Gueulards et de les traîner dans le bassin, ou pour mieux dire dans l'égoût du Palais-Royal.

99

Si ce bassin, si cet égoût avait recueilli toute la bile, toute l'écume, toute la rage, tout le venin vomis dans le Palais-Royal, une seule goutte de son eau suffirait pour empoisonner le monde.

Sur cela le Géant tourna le dos, et semblait emporter les destins de l'Empire. J'ai rapporté mot à mot son Discours et celui des autres Interlocuteurs groupistes. Je prie M. l'Editeur de laisser passser ma Note, et le Public de la lire avec indulgence, comme mon coup d'essai.

FIN.